

Landshut et s'avança sur l'Iser, où divers combats insignifiants furent livrés.

Mais bientôt les nouvelles de l'armée de Sambre-et-Meuse commencèrent à l'inquiéter. Il se rapprocha du Danube et essaya, dans les premiers jours de septembre, de se mettre en communication avec elle. Mais il était trop tard ; Jourdan était déjà sur la Lahn. Quand Moreau eut connaissance de la bataille de Würzburg, puis de la retraite de nos masses, il comprit les dangers de son isolement. Il se décida à reculer sur le Lech, puis sur l'Iller, où il était en position le 24 septembre, suivi par Latour et disposé à lui résister. Mais l'absence de nouvelles de Jourdan lui fit craindre que l'archiduc ne se portât sur ses derrières. D'un autre côté, un corps autrichien, qui se dirigeait sur Ulm, menaçait de déborder sa gauche. Il n'y avait plus qu'à regagner le Rhin sans retard. Moreau dut s'y résoudre. L'ennemi commença alors à le presser, et, pour se dégager, Moreau livra la bataille de Biberach, où il remporta une victoire complète.

Mais ce succès ne le tira pas d'embarras. Le prince Charles, marchant droit sur les communications de l'armée du Rhin, avait fait passer ce fleuve à une de ses divisions à Mannheim. Nous ne pouvions plus songer à nous retirer sur Strasbourg par la vallée de la Kintzig, qui était gardée et trop rapprochée des corps autrichiens venus des bords du Mein. Moreau prit alors celle du Val-d'Enfer, ne laissant devant Latour qu'une forte arrière-garde. Toutefois, avant de repasser le Rhin, il essaya encore de combattre. Mais ses adversaires s'étaient réunis, et, après différents combats sans importance, il dut faire franchir le Rhin à ses troupes, à Brisach et à Huningue.

La campagne était terminée et, malgré de brillants faits d'armes, malgré la retraite de Moreau qui fut extrêmement vantée, ses résultats avaient tourné contre nous. Ainsi, pendant deux années de suite, nos armées d'Allemagne avaient été forcées d'évacuer le théâtre d'opéra-

tions et de se replier sur le Rhin, en laissant à l'ennemi tous les avantages. Et cependant elles étaient composées de troupes aguerries, nombreuses, avec lesquelles on pouvait tout oser, et qui avaient à leur tête des généraux de grande valeur. Jourdan et Moreau étaient deux chefs de talent, et sous leurs ordres brillaient des hommes de capacité hors ligne tels que Kléber et Marceau, dans l'armée de Sambre-et-Meuse ; Desaix et Gouvion-Saint-Cyr, dans celle de Rhin-et-Moselle.

D'où venait qu'à la même époque, des troupes de qualités égales, mais moins nombreuses, obtenaient en Italie des succès éclatants ? Cela tenait aux combinaisons qu'avait engendrées la pensée directrice.

En Allemagne, nous avons constamment adopté des lignes d'opérations doubles, éloignées l'une de l'autre, sans liaison possible entre elles, et laissé à nos ennemis toute la supériorité qui résultait soit des lignes intérieures, soit d'une ligne d'opérations unique.

L'archiduc Charles en avait profité en 1796 avec une grande habileté, se portant d'une de nos armées sur l'autre, accablant la première avec des forces supérieures et revenant ensuite sur la seconde en menaçant ses communications.

En Italie, c'étaient nos adversaires qui avaient commis les mêmes fautes. Il y avait donc dans ces deux campagnes des analogies frappantes.

La vraie cause de nos insuccès ne pouvait du reste être attribuée ni à Jourdan, ni à Moreau, mais à l'auteur même du plan de campagne, au Directoire. Il était retombé, en 1796, dans l'erreur qui nous avait déjà conduits à des revers l'année précédente.

Une grande leçon d'expérience se dégage donc de ces faits : *c'est qu'avec de bonnes troupes et d'excellents généraux, on s'expose encore à des désastres, quand la pensée directrice s'appuie sur des principes faux.*

La nécessité d'une ligne d'opérations unique ressort

plus vivement encore de la campagne qui s'ouvrit l'année suivante.

Campagne de 1797 en Italie. — En 1797, les deux vainqueurs de 1796 allaient se trouver en présence. Notre armée d'Italie, sous les ordres de Bonaparte, avait détruit successivement quatre armées ennemies et remporté les éclatantes victoires que la renommée a rendues si célèbres. Deux divisions, tirées des armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse et commandées par les généraux Bernadotte et Delmas, lui avaient été envoyées. Elles n'élevaient son effectif qu'à 60,000 hommes ; mais c'était plus qu'il ne lui en fallait pour obtenir de nouveaux succès et répondre par des triomphes aux jalousies du Directoire.

A la fin de janvier 1797, il occupait l'Adige et le Tyrol italien.

Le Conseil aulique de Vienne avait confié le commandement de ses forces en Italie à l'archiduc Charles. Celui-ci avait demandé un renfort de 40,000 hommes, tirés des troupes d'Allemagne, pour refaire l'armée d'Alvinzi et la porter à 80,000 combattants. En attendant leur arrivée, il avait établi son quartier général à Inspruck, où il se trouvait le 6 février.

Bonaparte en conclut d'abord qu'il réunirait ses masses principales dans le Tyrol et ne laisserait qu'un détachement, une division peut-être, derrière le Tagliamento, pour couvrir le Frioul. Cette combinaison offrait plusieurs avantages à son adversaire. D'abord il était impossible d'empêcher la réunion de ses forces. Ensuite il pouvait recevoir ses divisions du Rhin vingt jours plus tôt dans le Tyrol que dans le Frioul ou la Carinthie. Il avait devant lui Joubert que Bonaparte avait placé dans le Trentin avec 17,000 hommes. Il pouvait donc l'accabler avec des masses supérieures.

En prévision de ces événements, Bonaparte prévint Joubert des éventualités qu'il supposait et lui ordonna de

prendre une position défensive pour arrêter l'archiduc et lui donner le temps de le prendre à revers par les gorges de la Brenta.

Mais c'étaient là de simples hypothèses. Le Conseil aulique ordonna au prince Charles de concentrer ses forces dans le Frioul. Comme toujours, la Carniole et Trieste le préoccupaient et il tenait à préserver cette province de toute incursion. Le prince Charles transporta alors son quartier général à Villach et à Gorizia.

Dès que Napoléon en fut informé, il devina la nouvelle combinaison à laquelle s'étaient arrêtés les Autrichiens. Il conçut aussitôt le projet de les attaquer avant l'arrivée de leurs renforts et de saisir leur ligne de communications.

Il donna, le 13 mars, à Masséna, alors à Bellune avec sa division, et à Joubert, des ordres détaillés qui leur expliquaient ses projets. En même temps, il laissa les divisions Victor et Kilmaine dans les Marches et la Romagne, pour observer l'armée du pape et Naples. (V. *planche X.*)

« *Au général Masséna,*

« Quartier général, Conegliano, 23 ventôse an v,
« (13 mars 1797), 7 heures du soir.

« Le général Masséna est prévenu que la division Serurier est à Conegliano ; que celle du général Guieu, ainsi que la réserve de cavalerie, sont à Sacile ; que depuis hier nous avons passé la Piave.

« L'ennemi se retire et paraît dans la décision de prendre position derrière le Tagliamento. Le général en chef espère pouvoir lui livrer une bataille qui doit être décisive sur le sort de la campagne et qui doit couvrir l'armée d'Italie de nouveaux lauriers. Il est certain que le prince Charles commande.

« Le général en chef ordonne que le général Masséna

« parte demain de Bellune pour se rendre sur le Tagliamento; il désire qu'il puisse être demain au soir à Aviano, où il recevra de nouveaux ordres. Si, d'après les renseignements qu'il aura, la nature des chemins ne permettait pas à son artillerie de le suivre, il pourrait, en lui donnant une escorte, la faire aller à Sacile, d'où elle rejoindrait sur le Tagliamento.

« Dans le cas même où les neiges, ou bien la nature des chemins empêcherait l'infanterie du général Masséna de se rendre à Aviano, il prendrait la route de Bellune à Sacile, en tâchant de se rendre, en deux jours, en avant de Sacile à Pordenone, route de Sacile à San-Vito. Il est important que le général en chef soit prévenu le plus tôt possible de la route que tiendra le général Masséna et de l'endroit où il couchera demain et après. Quoique le général en chef présume les forces qu'il a dans ce moment-ci suffisantes pour fixer la victoire, il se déciderait à retarder son attaque d'un jour pour que la brave division Masséna soit de la partie.

« L'ennemi paraît fort inquiet et se trouve encore pris une fois en flagrant délit dans le moment où il exécute le plan qu'il a adopté. Tout nous présage les plus grands succès et doit décider de la campagne.

« Si le général Masséna avait donné des ordres au général Baraguey-d'Hilliers, il le préviendrait de son mouvement, afin qu'il n'agisse plus que comme couvrant seul la droite du général Joubert. Dans tous les cas, le général Masséna doit prévenir ces deux généraux. »

C'était surtout la position de Joubert qui préoccupait Bonaparte. Il lui adressa, en conséquence, des instructions qui contenaient à la fois l'exposé de ses prévisions et les précautions qu'il y avait lieu de prendre.

« *Au général Joubert.*

« Quartier général, Sacile, 25 ventôse an v
« (15 mars 1797).

« Pour opérer la jonction des divisions qui sont dans le Tyrol avec les divisions qui sont dans le Frioul, il faut que celles du Frioul passent le Tagliamento, s'emparent de la position d'Osoppo, forcent les gorges de Pontebana et arrivent dans la vallée de la Drave.

« Les divisions du Tyrol doivent arriver à Brixen et chasser les ennemis au delà de la haute chaîne de montagnes qui séparent Inspruck de Brixen. Mais il peut arriver des événements que les chances de la guerre ordonnent de prévoir :

« 1^o Les divisions du Tyrol peuvent être battues, obligées de prendre la ligne de Mori, même celle de Rivoli; être forcées au camp retranché de Castelnovo et réduites à défendre le Mincio, ou même à se mettre à couvert sous Mantoue;

« 2^o L'ennemi peut chercher à pénétrer par Feltre et Primolano, pour rompre notre communication; ce parti me paraît, dans la position des choses, fort difficile;

« 3^o Enfin il peut arriver que, par un mouvement quelconque, les divisions qui sont dans le Frioul soient débordées par la droite ou par la gauche, et que dès lors une tête de colonne se présente sur la Piave et même sur la Brenta, avant les divisions du Frioul.

« En cas que la première hypothèse arrive, je vous fais passer un ordre, dont vous ne vous servirez que dans ce cas seulement, qui vous donne le commandement des divisions situées dans le Mantouan, ainsi que de la Lombardie et de tout le pays compris entre l'Oglio et l'Adige.

« Dans tous les cas, vous devez approvisionner et tenir

« Peschiera, Porto-Legnago, Mantoue et Pizzighettone;
 « vous placer entre le Pô et Mantoue, de manière à pou-
 « voir vous nourrir par cette rivière et tomber sur les
 « derrières de l'ennemi, s'il osait s'avancer dans le Mila-
 « nais; prévenir le général Sahuguet pour qu'il se con-
 « centre, avec toutes les forces qu'il aurait de ce côté-là,
 « dans le château de Ferrare. Je vous donnerai, au reste,
 « selon que les événements l'exigeraient, toutes les in-
 « structions qui vous seront nécessaires, ne doutant pas
 « que, dans toutes les circonstances, vous n'agissiez con-
 « formément à l'esprit de la guerre que nous faisons.

« Vous sentez qu'il faut, dans le cas où vous seriez
 « battu, que vous disputiez toutes les positions et fassiez
 « usage de toutes les ressources de l'art et des localités,
 « pour donner le temps aux divisions du Frioul de prendre
 « des mesures.

« Vous trouverez ci-joint, citoyen général, une instruc-
 « tion générale sur les différents cas qui pourraient
 « arriver.

« Préparez-vous à attaquer Botzen par l'endroit le plus
 « commode, vu les neiges.

« Demain nous passerons le Tagliamento, qu'on dit que
 « l'ennemi veut nous disputer. Je voudrais que, le 27 ou
 « le 28, vous vous missiez en mouvement. Si le temps
 « continue à être aussi beau qu'aujourd'hui et que la for-
 « tune nous favorise, je compte être le 30 dans les gorges
 « de la Pontebbana : c'est le chemin qui d'Udine conduit
 « à Klagenfurt. Je vous écrirai d'Udine en plus grands
 « détails.

« Vous trouverez ci-joint une instruction pour la ma-
 « nière dont vous devez vous conduire, si vous parvenez à
 « vous emparer d'une partie du Tyrol.

« BONAPARTE. »

Dans sa combinaison, Bonaparte semblait adopter deux
 lignes d'opérations : une par le Frioul, l'autre par le Tyrol

et le Pusterthal. Mais ce n'était là qu'une apparence. La
 ligne indiquée à Joubert ne devait être suivie qu'en cas de
 succès du corps principal; elle devait se développer dans
 un pays impraticable à l'ennemi et être reliée à la masse
 de l'armée par le détachement de Masséna.

On ne pouvait, du reste, oublier qu'en se portant vers
 les Alpes Noriques et Juliennes, Bonaparte laissait sur sa
 gauche un corps ennemi établi au milieu du Tyrol et prêt
 à couper ses communications par la vallée de l'Adige avec
 le concours des belliqueux habitants de ce pays. Le corps
 de Joubert avait donc une mission spéciale. C'était un
 détachement nécessaire et ce n'était qu'un détachement.
 La ligne d'opération était celle que suivait le gros de nos
 forces.

En réalité, le mouvement décisif, celui de l'armée pro-
 prement dite, allait s'effectuer sur une seule ligne d'opé-
 ration, celle du Frioul.

Il commença le 10 mars. Bonaparte tenait à se donner
 l'avantage de l'initiative. Le 16, il rencontra le gros des
 forces ennemies en position sur la rive gauche du Taglia-
 mento. L'archiduc les commandait. Sa ligne de communi-
 cations, qu'il semblait couvrir, se dirigeait en réalité de sa
 droite vers le col de Tarvis et n'était nullement protégée
 contre des entreprises qui auraient lieu de ce côté. Bona-
 parte, en y poussant Masséna, comptait bien s'en emparer
 pendant qu'il combattait le reste des corps ennemis. Cette
 manœuvre eut un plein succès.

Pendant que le prince Charles était battu sur le Taglia-
 mento, Masséna, parti de Bellune le 14, gagnait Aviano,
 refoulait la division autrichienne Lusignan, lui enlevait
 son chef et son arrière-garde, passait le Tagliamento le 16,
 au premier coup de canon, à San-Daniele, marchait ensuite
 rapidement sur Osoppo, la Chiusa vénitienne et Pontebba,
 dont il s'emparait le 21. Sur ce dernier point, il bousculait
 la brigade autrichienne Oeksay, et, la poursuivant jusqu'au
 delà de Tarys, lui faisait 600 prisonniers. Du même coup

il avait enlevé tous les magasins établis dans la contrée pour les cantonnements autrichiens.

En fait, le jour même où l'archiduc était battu, sa ligne de retraite était coupée. Mais il espérait encore la reprendre. Il avait, en effet, conçu le projet de concentrer toutes ses forces à Villach, en avant de la Drave, où venait d'arriver la première colonne des troupes de l'armée du Rhin. Il lui fallait pour cela assurer la jonction de sa droite, composée des trois divisions de Bayalisch, avec quatre bataillons de grenadiers, déjà arrivés à Villach, et les divisions qui étaient en marche sur Klagenfurt. Le reste des corps du Frioul devait les rejoindre à Laybach.

Mais le rapide passage de l'Isonzo et la faible résistance de Gradisca déconcertèrent ses calculs. Menacé sur sa droite par Masséna et par le général Guyeux, qui marchait sur Cividale, le prince n'eut bientôt plus qu'à prescrire à Bayalisch d'accélérer son mouvement et à se retirer de sa personne sur Laybach et Krainbourg, avec les troupes qui composaient sa gauche. C'était séparer ses colonnes par toute la chaîne des Alpes Carniques et les exposer à être accablées successivement par l'activité infatigable de son adversaire.

C'est ce qui arriva, en effet, Masséna poussant jusqu'à Tarvis, s'empara du col et culbuta d'abord les troupes de renfort envoyées de Klagenfurt par l'archiduc, puis l'avant-garde de Bayalisch quand elle se présenta. Le reste de ce corps, pressé par Guyeux et n'ayant plus l'appui du fort de la Chiusa di Pletz, qui était tombé entre nos mains, se trouva bientôt pris entre deux feux et forcé de capituler.

Désormais la route de Vienne nous était ouverte.

Il restait auparavant à rallier le corps de Joubert. Celui-ci s'était mis en mouvement après la bataille du Tagliamento, avait occupé Botzen, refoulé les troupes de Davidovitch, partie dans la vallée de Meran, partie au delà du Brenner, et pris Brixen qui lui assurait le chemin du

Pusterthal. Là, malgré le soulèvement du Tyrol, malgré les difficultés de sa situation, il avait attendu l'arrivée de l'armée sur la Drave. Dès qu'il en fut informé, il brûla les ponts derrière lui, rallia les troupes dont il pouvait disposer, remonta la Rienz jusqu'au col de Toblach, atteignit les sources de la Drave et arriva par Linz à Villach, où il opéra sa jonction.

Le traité de Léoben allait bientôt couronner cette remarquable campagne.

Cependant, malgré les résultats obtenus, ce fut une de celles qui furent le plus critiquées; on reprocha surtout à Napoléon d'avoir adopté deux lignes d'opérations distinctes.

Il est intéressant de savoir comment il réfuta lui-même ces appréciations :

« La marche en Allemagne par deux lignes d'opérations, celles du Tyrol et de Pontebba, n'est-elle pas contre le principe qu'une armée ne doit avoir qu'une seule ligne d'opération? La réunion de ces deux corps d'armée dans la Carinthie, si loin du point de départ, n'est-elle pas contraire au principe de ne jamais réunir ses colonnes devant et près de l'ennemi? N'eût-il pas été préférable de laisser 7 à 8,000 hommes en avant de Trente sur la défensive et de réunir sur la Piave 10 ou 12,000 hommes de plus? Par ce plan, on évitait de porter la guerre dans le Tyrol, théâtre difficile; on ne s'exposait pas aux chances défavorables à une réunion, et, dès le début des opérations, toutes les forces étaient concentrées.

« L'un et l'autre des principes ci-dessus indiqués n'ont point été violés. Si l'on n'eût laissé que 8,000 hommes à Joubert sur l'Avicio, il eût été attaqué et le corps d'armée de Davidovitch serait arrivé à Vérone avant que l'armée française fût arrivée à Villach. Pour que Joubert pût se maintenir sur l'Avicio, il lui fallait au moins 14,000 hommes. Il parut préférable de ne lui rien ôter

« et de profiter de la supériorité de forces que cela lui
 « donnait sur l'armée de Davidovich pour la battre, l'en-
 « tamer, l'affaiblir et la pousser au delà du Brenner. Le
 « Tyrol est un théâtre difficile, mais il est funeste au vaincu.
 « Les troupes françaises avaient acquis une grande supé-
 « riorité sur les troupes allemandes.

« On n'entra pas en Allemagne par deux lignes d'opé-
 « rations, puisque le Pusterthal est en deçà de la crête
 « supérieure des Alpes, et qu'aussitôt que Joubert eût
 « passé Lienz, la ligne d'opération fut celle de Villach et
 « de Pontebba. On ne fit pas la jonction des deux corps
 « d'armée devant l'ennemi, car lorsque Joubert quitta
 « Brixen pour se porter, par un à-droite, sur Spittal par le
 « Pusterthal ou la vallée de la Drave, le principal corps
 « de l'armée était arrivé à Klagenfurt et avait des pa-
 « trouilles jusqu'à Lienz. L'archiduc ne pouvait donc
 « imaginer aucune manœuvre pour s'opposer à cette jon-
 « tion. Joubert, jusqu'à la bataille du Tagliamento, resta
 « sur la défensive. Après cette bataille, il attaqua, battit
 « et détruisit la plus grande partie du corps de Davido-
 « vich et le repoussa au delà du Brenner, ce qui était
 « sans inconvénient puisque, battu, il se serait simple-
 « ment retiré, de position en position, jusqu'en Italie.
 « Lorsqu'il apprit que l'armée avait passé les Alpes Ju-
 « liennes et la Drave, il fit son mouvement de jonction
 « par le Pusterthal, ce qui était aussi sans inconvénient.
 « Cette opération, ainsi exécutée en trois temps, était
 « conforme à toutes les règles ; elle devait avoir et eut, en
 « effet, toute espèce d'avantages. »

Les guerres contemporaines nous offriraient des exem-
 ples tout aussi frappants de l'application des principes
 relatifs à l'unité de la ligne d'opération.

En 1870, on voit les I^{re} et II^e armées allemandes, une
 fois concentrées, marcher sur une seule ligne d'opération
 et adopter même une zone tellement resserrée que les can-
 tonnements de leur corps d'armée chevauchent parfois

les uns sur les autres. Elles prennent alors pour direction
 l'aile droite des masses rassemblées à Metz, puis leurs
 communications sur Verdun et marchent ensuite sur elles
 pour engager l'action.

Après les grandes batailles du mois d'août, la III^e armée
 et celle de la Meuse, en route pour Paris, suivent la direc-
 tion générale Nancy-Paris et se gardent bien, malgré
 l'absence d'ennemis, de prendre des lignes d'opérations
 distinctes. Il en est de même dans leur marche de l'Ar-
 gone sur la Meuse, puis dans leur mouvement de Sedan
 sur Paris.

Nous ne saurions en dire autant de notre côté. A Cou-
 lmiers, le corps du général von der Tann réussit à opérer
 sa retraite sur Ardenay parce que notre armée, malgré
 les observations de son commandant en chef, fut forcée
 d'exécuter son offensive sur une double ligne d'opération.
 Il en résulta que l'une de nos masses, celle du général
 d'Aurelle, s'engagea seule, tandis que le corps du général
 des Pallières n'arriva qu'après la bataille et ne put con-
 courir à l'action générale.

Le succès n'en couronna pas moins les efforts de nos
 jeunes troupes, et l'élan patriotique qui le suivit ne devait
 pas permettre de se rendre compte de l'erreur com-
 mise.

A cette époque, nous avions deux objectifs : d'abord les
 armées qui couvraient le siège de Paris, ensuite l'armée
 d'investissement elle-même.

Un seul moyen d'action était à la disposition du gouver-
 nement de la Défense nationale : la supériorité numérique
 de nos masses.

C'était beaucoup, à la condition d'avoir dans tous nos
 mouvements un ensemble et une cohésion indispensables.
 Cette évidence était d'autant plus frappante que nos con-
 tingents, levés à la hâte, organisés sommairement, à peine
 équipés, mal outillés, étaient, malgré leur bonne volonté,
 leur dévouement et leur patriotisme, impuissants à obte-